



**AgEcon** SEARCH  
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search  
<http://ageconsearch.umn.edu>  
[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

# Génération Tchaïanov

Exploitation familiale, marchés et industrialisation  
chez les économistes russes du début du siècle

*A. STANZIANI*

Notre histoire commence vers le milieu des années 60, lorsque D. Thorner et B. Kerblay publient chacun un essai présentant l'un des économistes russes les plus brillants de ce siècle : A.V. Tchaïanov dont ils traduisent ensuite en anglais deux ouvrages. Depuis, historiens, anthropologues, sociologues et économistes se sont largement inspirés de ses théories sur l'exploitation familiale et sur le cycle de vie. Tchaïanov a été récemment réhabilité en URSS (28 juillet 1987) pour devenir depuis un point de référence central dans les débats sur les années vingt ou sur la relance du mouvement coopératif.

Et pourtant cet auteur, loin d'être un cas isolé, fait partie de toute une génération de spécialistes de l'agriculture (statisticiens, agronomes, économistes) qui sont à l'avant-scène intellectuelle et politique russe de 1905 à 1930. Dernière expression du mouvement qui avait voulu "aller vers le peuple" et avait marqué la majorité de l'intelligentsia au lendemain de l'abolition du servage (1861), ces économistes-statisticiens ont en commun une origine sociale plus bourgeoise que noble, un militantisme dans les *zemstva* (les organismes d'autogestion locale), des études faites à l'étranger (France, Italie, Suisse et surtout Autriche et Allemagne) et finalement l'objet de leurs recherches : l'exploitation agricole familiale. Ils diffèrent néanmoins par leur formation culturelle, les thèses proposées et l'orientation politique.

Cette génération est au premier rang pendant les événements, souvent dramatiques, qui marquent ces années, à commencer par les réformes de Stolypine (1905-1914) visant à créer une agriculture de type "occidental". Les dettes paysannes contractées envers l'Etat pour le rachat des terres sont liquidées et les restrictions à la mobilité des travailleurs agricoles sont supprimées. En outre, les paysans qui acceptent d'abandonner la commune rurale pour des fermes individuelles bénéficient de dégrèvements fiscaux et de facilités dans l'accès au crédit et pour l'approvisionnement en produits industriels. Ainsi, en 1916, le quart des ménages dirigent des fermes individuelles. Pendant la guerre, les spécialistes agricoles mettent sur pied un système coopératif pour enrayer la disette et, après la Révolution de février, plusieurs d'entre eux deviennent membres du gouvernement provisoire. Après la Révolution d'octobre et surtout au début de la NEP (1921), ces économistes statisticiens dirigent les principales organisations économiques du pays (Bureau de la planification, Bureau central des statistiques, Commissariats économiques). Ils seront enfin pour la plupart arrêtés et jugés entre 1929 et 1930.

Dans des conditions matérielles et politiques extrêmement difficiles, ces spécialistes parviennent à des résultats scientifiquement à l'avant-garde, non seulement à l'échelon russe, mais également à l'échelle internationale. Que l'on songe aux enquêtes budgétaires, à la théorie de l'exploitation familiale et à l'élaboration des premiers tableaux intersectoriels.

Dans les pages qui suivent \*, nous tenterons de synthétiser la pensée de

---

\* Les noms en russe dans le texte ont été translittérés sur le mode alphabétique en vigueur en France ; la translittération phonétique, en revanche, est utilisée dans les notes et les références bibliographiques du texte.

trois de ces économistes, Tchelitsev, Makarov et Bruckus. Les deux premiers étaient plus proches de Tchaïanov tandis que Bruckus avait une formation "libérale" qui l'amènera à critiquer violemment les bolchéviques et à être expulsé en 1922. Ces trois auteurs semblent cependant avoir le mieux répondu à certaines questions laissées ouvertes par Tchaïanov et qui embarrassent encore aujourd'hui historiens, économistes et statisticiens agricoles. Ils s'interrogent sur la façon d'estimer les frais du travail familial et la production autoconsommée et sur la place de l'exploitation paysanne dans un schéma macro-économique. En fait, dans la pensée de Tchaïanov le comportement du producteur agricole est expliqué par le cycle familial. Bruckus, Makarov et Tchelitsev s'efforcent par contre de mettre en relation son modèle avec des variables macro-économiques. Ainsi, ils analysent l'influence du développement des échanges, du crédit, de l'industrie et des transports sur l'évolution de l'exploitation familiale en différenciant le rôle joué par les marchés locaux, nationaux et internationaux. Ils cherchent à décrire le fonctionnement d'un système "mixte", où l'on retrouve à la fois autoconsommation, formes diverses d'échanges, monnaie, crédit (en nature et en argent) et troc, travail salarié et travail familial, artisanat, manufacture et grande industrie.

Nous exposerons séparément les modèles proposés par ces trois auteurs, en partant de celui de Tchelitsev — dont les hypothèses doivent probablement le plus à Tchaïanov — pour passer ensuite à Bruckus et Makarov. Pour chacun, nous donnerons quelques données bibliographiques et rappellerons les ouvrages les plus significatifs quant aux problèmes traités. Ce choix nous amènera à laisser de côté d'autres travaux remarquables, tel celui de Makarov sur la planification et celui de Bruckus sur l'économie du socialisme. De même, on n'abordera pas ici les implications que ces théories pourraient avoir pour l'historiographie soviétique et l'interprétation des années vingt en particulier.

## ANALYSE RÉGIONALE, BESOINS ET MARCHÉS DANS LA PENSÉE DE A.N. TCHELINTSEV

Né en 1874 et de 14 ans plus âgé que Tchaïanov, il fait ses études à l'Institut agricole de Novoaleksandr, sous la direction de Skvortsov <sup>(1)</sup> avec lequel il commence par étudier les agricultures allemande et française. Après avoir enseigné dans une école supérieure, il revient à l'institut de Novoaleksandr pour occuper en 1913 la chaire d'économie agricole <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> A.I. Skvorcov, né en 1840, avait étudié à l'Académie Petrovskij ; il enseigne depuis 1880 à l'Institut agricole de Novoaleksandr. Appartenant au courant marxiste, il écrit plusieurs essais sur le rôle des transports dans le développement et, de même que les autres marxistes de l'époque, il est favorable à une ouverture de la Russie au marché international et à l'industrialisation. Cela l'amène à critiquer les principaux économistes russes tels que A.I. Čuprov et A. Posnikov, qualifiés de "populistes" (source : *Bolšaja Enciklopedija*, vol 17, pp. 470-1, Saint-Pétersbourg, 1904).

<sup>(2)</sup> A.N. Čelincev, dans *Enciklopedičeskij slovar' Granat'*, vol. 45, pp. 648-651.

Il a publié en 1910 des *Essais sur l'économie agricole* (*Očerki po sel'sko-chozjajstvennoj ...*) qui sont une des premières tentatives de véritable analyse régionale, voire un essai d'économie comparée. Il y critique l'opinion selon laquelle les différences de développement régionales seraient dues à la diversité des conditions "naturelles". Celles-ci découlent à ses yeux du développement passé et sont donc secondaires par rapport aux techniques et au marché (3). Il distingue trois phases dans le développement agricole : dans un premier temps, la pression démographique du secteur rural et la hausse de la demande qui en résulte favorisent la restructuration de la production agricole encore majoritairement destinée à la consommation locale. Dans un deuxième temps, le développement des industries crée aux alentours une demande locale non agricole qui amène à instaurer, avec le développement des transports, un véritable marché national. Dès lors, l'agriculture devient une branche de l'économie nationale à laquelle elle est liée "dans le temps autant que dans l'espace" : l'emploi de techniques nouvelles, la réorganisation de la production, son intensification et son niveau de productivité de plus en plus élevé sont les conséquences d'une demande urbaine grandissante. Quant au marché international, Tchelitsev estime que les exportations ne sont pas un facteur de développement mais plutôt le fruit d'une hausse de la production stimulée par la demande locale (4).

L'auteur observe qu'en général, l'évolution de l'agriculture, en Russie et dans les pays occidentaux, s'exprime par une intensification progressive à des taux régionaux différents ; l'état d'un système économique à un moment donné étant le résultat de son développement précédent, il faut repérer des "indicateurs génétiques" qui permettent de saisir les traits distinguant les diverses économies régionales à partir de leur histoire économique. D'après Tchelitsev, les indicateurs les plus importants sont ceux qui caractérisent la production et l'organisation de l'exploitation. Dans la seconde partie de son ouvrage, il analyse ainsi — sur la base du recensement de 1897 et des enquêtes menées par les *zemstva* — la densité démographique, la production céréalière et ses prix, la jachère, la fumure, les cultures fourragères et industrielles, les systèmes d'assolement et l'élevage. En tout cas, précise-t-il, l'importance à attribuer à chacun de ces indicateurs doit être modifiée selon les régions (5).

Ainsi face à l'expansion de la demande, la réaction du producteur agricole consiste à défricher les prairies naturelles (avec une réduction conséquente de l'élevage traditionnel) et à planter des céréales pour le marché. Mais ceci constitue plus un élargissement qu'un approfondissement de la structure de la production (C'est pourquoi là où il n'y a plus de terres disponibles pour répondre à cette hausse de la demande, la population excédentaire émigre). Bref, une expansion de la production céréalière ne reflète pas en soi des modifications de la structure de la production et des circuits commerciaux. En revanche, l'expansion de la demande urbaine et le développement des moyens de transport provoquent une extension des cultures four-

(3) A.N. Čelincev, *Očerki po sel'sko-chozjajstvennoj ekonomii*, Saint-Petersbourg, 1910, pp. 5, 13.

(4) *ibidem*, pp. 8-10.

(5) *ibidem*, pp. 13-22.

ragères et industrielles et de l'élevage spécialisé. Les cultures à fibres constituent un cas particulier. Bien qu'elles soient plus exigeantes en travail que les autres cultures "industrielles", elles ne sont pas répandues dans les régions les plus intensives, mais dans celles qui présentent un niveau "moyen" d'intensification ; Tchelintsev en conclut que ces cultures ne sont pas vraiment utilisées pour accroître le niveau d'intensification (6).

Comment l'introduction des cultures intensives influence-t-elle les systèmes d'assolement ? Une analyse régionale extrêmement détaillée permet à l'auteur d'affirmer que l'intensification est nécessaire mais non suffisante pour l'abandon du traditionnel système triennal. Les systèmes d'assolement évoluant plus lentement que les autres éléments de l'organisation agricole (ce phénomène était particulièrement sensible en Russie à cause de la liaison étroite existant entre le système triennal et la structure sociale fondée sur la commune), Tchelintsev remarque que les exploitations intensives, parmi celles qui adoptent de nouveaux systèmes d'assolement, sont d'autant moins nombreuses que l'on passe des régions à haute densité de population vers les zones moins peuplées (7).

Si, initialement, le recul des jachères réduit le poids de l'élevage traditionnel d'autoconsommation, cela peut masquer, d'après Tchelintsev, le développement d'un élevage marchand qui répond aux exigences de la demande urbaine et aux besoins des producteurs en fumure. L'élevage peut donc soit laisser la place à une agriculture de plus en plus intensive, soit s'intensifier lui-même, selon la structure économique locale et ses liaisons avec les centres urbains. En tout cas, il faut distinguer l'élevage pratiqué grâce à l'abondance de pâturages naturels de celui qui est soutenu par la demande urbaine. Ainsi, l'élevage de moutons, répandu dans les zones extensives et dans les exploitations "à blé et à jachère" est initialement un élevage d'autoconsommation. En général, la croissance démographique et industrielle provoque un affaiblissement de cette forme d'élevage au profit de l'aviculture, de l'élevage de bovins et de porcs (même s'il y a des cas, comme en Bessarabie, où un élevage industriel de brebis s'est développé en même temps que l'expansion des cultures intensives et que la consommation). Les statistiques des *zemstva* — note Tchelintsev — ont en outre mis à jour l'existence d'une liaison directe entre le nombre de porcs et la récolte céréalière, en particulier dans les régions agricoles "traditionnelles" où ces animaux sont pour la plupart autoconsommés. Par contre, dans les zones intensives, l'élevage des porcs constitue une forme de spécialisation et une source essentielle de revenu, et son importance est accrue par la diffusion des activités non agricoles, surtout industrielles. Finalement, les régions riches en porcs le sont aussi en bœufs ; c'est dans ces mêmes régions que l'agriculture emploie beaucoup de main-d'œuvre : l'intensification constitue donc un processus cumulatif plutôt que diffus.

L'analyse des prix des produits d'élevage permet à Tchelintsev de mieux préciser le rôle que jouent le développement industriel et l'expansion démographique dans le processus d'intensification : "Les prix agricoles n'affectent pas le niveau d'intensification, car ces deux variables voient leur valeur modi-

(6) *ibidem*, pp. 20, 63, 70-I.

(7) *ibidem*, p. 82.

fiée parallèlement aux variations de la population locale" (8). Nous aurons l'occasion de montrer par la suite les répliques proposées à ce sujet par Bruckus et Makarov.

Pendant la guerre, Tchelintsev publie, entre autres, une intéressante brochure sur le rôle de l'agronome d'arrondissement et sur l'analyse comptable de l'exploitation paysanne (*Učastkovaja agronomija i ščetovodnyj analiz krest'janskogo sel'skogo hozjajstva*, Samara, 1914). Il participe aussi à la mise au point d'un plan d'approvisionnement des zones les plus touchées par la pénurie.

En 1919, Tchaïanov l'appelle auprès de l'Académie Timiriazev où il enseignera l'économie régionale. Il rédige une *Etude sur l'organisation de l'exploitation paysanne (Opyt izučenija krest'janskogo hozjajstva...)* dans laquelle il propose deux modèles de comportement de ce type d'exploitation, l'un valable pour les régions excédentaires en produits agricoles, l'autre pour les zones déficitaires.

Dans le premier cas, la quantité de moyens de production employés est liée aux disponibilités en terre et la répartition du temps de travail entre les différentes activités économiques dépend de leur rentabilité relative. Enfin les productions et leurs valeurs sont fonction de la densité démographique.

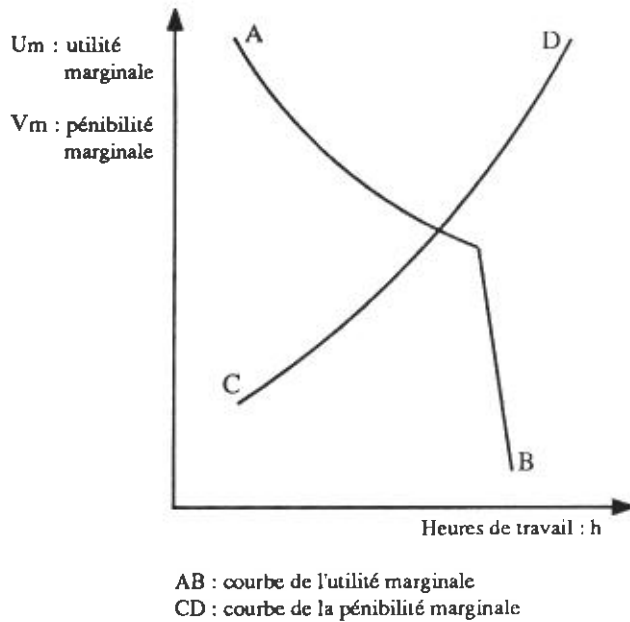
Dans les régions importatrices de produits agricoles, l'échange monétaire, le crédit, le travail salarié et le bail sont largement répandus. De ce fait, la commercialisation des produits agricoles dépend de l'état des marchés. En outre la production agricole est fonction de la production non agricole et l'incapacité du paysan à satisfaire aux "besoins du foyer" par la seule production domestique explique la présence des activités économiques extra-familiales (9).

Cet ouvrage comme celui qu'il publie en 1923 à Berlin (*Sel'sko-hozjajstvennaja geografija Rossii — La géographie agricole russe*) se ressent des thèses avancées par Tchaïanov dans ses premiers essais (*Lën i drugija kul'tury v organizacionnom plane krest'janskogo hozjajstva nečernozemnoj Rossii*, Moscou, 1911-1912 ; *Očerki po teorii trudovogo hozjajstva*, Moscou, 1912-1913 ; *Bjūdžety krest'janskogo Starobel'skogo uezda*, Kharkov, 1915). En fait, Tchelintsev suppose : que la taille de l'exploitation paysanne est fonction de la demande des membres de la famille ; qu'il n'y a pas de travail salarié ni de profit ; et enfin, que les besoins de la famille étant donnés, "on élargit la production jusqu'à l'obtention de ce minimum de subsistance, mais pas davantage". Du point de vue graphique nous aurons une courbe de l'utilité marginale "brisée" (voir page suivante).

De ce fait Tchelintsev conclut que, dans une économie paysanne, "l'accumulation du capital n'est pas naturelle" et que la rente différentielle tend à s'annu-

(8) *ibidem*, pp. 101-111.

(9) *ibidem*, p. 112.



*Utilité marginale* : variation de l'utilité d'un bien correspondant à une modification unitaire de la disponibilité de ce bien. D'après Tchelitsev, puisque le producteur veut obtenir un revenu donné tel qu'il satisfasse aux besoins de la famille, l'utilité marginale du bien produit tombe brusquement une fois ce revenu obtenu (D'où la courbe brisée).

*Pénibilité marginale* : variation de la pénibilité du travail correspondant à une modification unitaire du temps de travail. On peut démontrer qu'au point d'optimisation  $U_m = V_m$ .

$$\begin{aligned} U &= U(Q) & Q : \text{quantités produites} \\ V &= V(h) & h : \text{heures de travail} \\ Q &= Q(h) \end{aligned}$$

On peut substituer :  $U = U [Q(h)]$ .

On maximise l'utilité là où  $\delta U / \delta Q \times \delta Q / \delta h = dV / dh$ <sup>(10)</sup>

ler<sup>(11)</sup> : tout avantage dû à la qualité du sol ou aux économies extérieures est en fait supprimé par la croissance démographique et/ou par la réduction des "efforts des travailleurs" proportionnelle aux gains excédentaires. Cette thèse présuppose évidemment une technique donnée et un niveau de consommation social "moyen" (à la différence de Tchaïanov)<sup>(12)</sup>.

A cette même époque, Tchelitsev participe, avec Tchaïanov, Makarov, Stoudenski, Popov et Litochenko, à l'élaboration du premier plan quinquen-

(10) A.N. Čelincev, *Opyt izučenija krest'janskogo hozjajstva i organizacija sel'skogo hozjajstva v celjah obosno vanja obščestvennoj i kooperativno-agronomičeskoj pomošči, na primer Tambovskoj gub.*, Kharkov, 1919, p. 8.

(11) *ibidem* ; A.N. Čelincev, *Sel'sko-hozjajstvennaja geografija Rossii*, Berlin, 1923, pp. 55-6. Sur la rente il avait écrit : *Est-li zemel'naja renta v krest'janskom hozjajstve?*, Kharkov, 1918.

(12) A.N. Čelincev, 1923, *op. cit.*, pp. 339, 46.



nal et les chercheurs allemands l'incluent, avec les auteurs cités, dans un projet de groupe d'études international sur l'exploitation paysanne (13). Ces expériences ont une influence importante sur Tchelitsev qui, en 1928, parvient à formuler son premier modèle macroéconomique. La disponibilité de terres étant donnée, une croissance démographique amène une utilisation accrue de main-d'œuvre et de capital par unité de surface ensemencée, ce qui exige la hausse équivalente du revenu et donc de la rémunération de ces facteurs. La technique étant donnée, chaque branche de la production a son niveau optimal d'intensification au-delà duquel une injection ultérieure d'inputs ne donne pas lieu à une hausse proportionnelle de la production. Les branches intensives étant par définition celles dont le niveau d'optimisation est plus élevé, la croissance se manifeste avant tout comme un passage des cultures extensives aux cultures intensives. Plus précisément ce passage a lieu quand le niveau minimal de rémunération des facteurs dans le secteur  $i$  dépasse le niveau d'optimisation du secteur  $i - 1$ , les secteurs étant ordonnés par niveaux croissants d'intensification. Si la demande continue d'augmenter, vient un moment où la culture la plus intensive atteint son niveau optimal : alors l'accumulation s'arrête, la rémunération des facteurs baisse et toute hausse ultérieure de la population et de la production est impossible (14).

La naissance d'un marché national permet de franchir cette impasse : "... le marché agricole intérieur a constitué le plus important facteur de développement de l'agriculture russe" (15). Une fois le secteur non agricole introduit dans le modèle, le processus d'intensification décrit auparavant doit être exprimé en valeur et l'organisation de l'exploitation paysanne est conditionnée par l'évolution de l'économie nationale et de l'industrie en particulier. Le volume de la production agricole dépend de l'approvisionnement d'inputs industriels et du développement du marché. Enfin l'expansion de la demande urbaine et le progrès technique permettent de repousser les limites de l'expansion du système (16). Les dimensions du marché agricole relèvent donc d'un ensemble de variables : conditions naturelles, développement industriel, éloignement des centres urbains, dimensions de la population non agricole, liaisons avec le marché international, distribution infra-régionale du travail, différenciation locale de la production agricole, du développement des transports, et, finalement, des rapports de force entre les groupes sociaux (17).

Mais de quelle façon chacun de ces facteurs concourt-il au développement du marché agricole ? Et comment la dynamique macroéconomique influence-t-elle l'évolution microéconomique ? Le modèle d'exploitation familiale que Tchelitsev avait proposé dans ses ouvrages précédents pouvait difficilement constituer un support solide pour sa nouvelle construction économique. Il n'arrive pas cependant à en proposer une autre version : en 1930, il est arrêté et jugé ainsi que Tchaïanov et Kondratiev.

(13) V.V. Kabanov, "Aleksandr Vasil'evič Čajanov", *Voprosy istorii SSSR*, 1988, 6, p. 156.

(14) A.N. Čelincev, *Russkoe sel'skoe hozjajstvo pered revoljucij*, Moscou, 1928, pp. 15-7.

(15) *ibidem*, pp. 81, 89.

(16) *ibidem*, pp. 15, 16, 18.

(17) *ibidem*, pp. 18, 101, 104.

Une interaction plus poussée entre micro et macroéconomie, une structure hiérarchique des marchés et la coexistence de systèmes et de logiques économiques différents, constituent précisément les éléments les plus intéressants du modèle de Bruckus.

## L'EXPLOITATION PAYSANNE ENTRE SERVAGE, COOPÉRATION ET INDUSTRIALISATION : B.D. BRUCKUS

Ber Davidovitch Bruckus est né en 1878. Dès 1927, la *Bol'saja Sovetskaja Enciklopedija* le définit comme l'"idéologue de la composante bourgeoise et aisée de la paysannerie" (18).

Comme Tchelintsev, il fait ses études à l'Institut agricole de Novoaleksandr. Skvortsov et Tougan-Baranovski sont ses principales références théoriques. De 1908 à 1922, il enseigne à l'Institut agricole de Saint Pétersbourg. Partisan des réformes de Stolypine, il critique les *narodniki* qui "sous-estiment les conséquences de la pénétration de l'esprit d'accumulation parmi les paysans" (19). Il devient membre de la "Société technique russe", une institution culturelle rassemblant le noyau de l'intelligentsia spécialisée (économistes, statisticiens, agronomes) qui fonde en 1922 la revue *Ekonomist*. Bruckus y accuse ouvertement le régime bolchévique d'être responsable de la terrible famine de 1920-21, qu'il juge être le fruit de la redistribution post-révolutionnaire des terres et surtout des réquisitions pratiquées pendant le communisme de guerre.

En août 1922, toute la rédaction de la revue est arrêtée. Expulsé en Allemagne, Bruckus poursuit ses recherches en collaboration avec Prokopovitch, autre ressortissant russe, avec lequel il s'installe à Prague, deux ans plus tard. Pendant les années précédant la Première Guerre mondiale, il avait publié quelques études sur la "spécificité" de l'économie paysanne (*K kritike učeni o sistemah hozjajstva*, 1909 ; *Social'no-ekonomičeskie osobennosti krest'janskogo hozjajstva*, 1913 et *Očerki krest'janskogo hozjajstva na Zapade*, 1913) et, après la Révolution de février, il participe à la "Ligue pour la réforme agraire" qui rassemble des "spécialistes" de différentes tendances politiques parmi lesquels nous retrouvons Tchaïanov, Makarov, Oganovski et P. Maslov. Au deuxième congrès de la Ligue, Bruckus propose la constitution d'exploitations individuelles et l'élaboration d'une législation foncière nationale qui se limiterait à discipliner la distribution des terres entre les communes. En revanche, la répartition des terres à l'intérieur de la commune doit, selon lui, être laissée à ses membres (20).

(18) *Bol'saja Sovetskaja Enciklopedija*, vol. 7, Moscou, 1927, p. 680.

(19) B.D. Bruckus, *Agrarnyi vopros i agrarnaja politika*, Moscou, 1922.

(20) B.D. Bruckus, "Zasedanie komissii o pereraspredelenii zemel'nago fonda 14/10/1917" dans : *Liga agrarnyh reform, Trudy komissii glavnogo zemel'nogo komiteta po podgotovok zemel'noj reformy*, vol 4, *Organizacija territorij*, Moscou, 1918, pp. 4-10.

C'est en 1922 et 1923 qu'il publie ses principaux ouvrages parmi lesquels une étude sur la question agraire et les politiques agricoles adoptées en Russie depuis Pierre Ier (*Agrarnyj vopros i agrarnaja politika*) ; un manuel d'économie agricole (*Ekonomija sel'skogo hozjajstva*) et une analyse de l'économie soviétique (*Socialističeskoe hozjajstvo*).

Du point de vue méthodologique, il affirme que l'économie paysanne doit être étudiée selon une méthode inductive à la fois statistique, économique et historique (21). Cette économie paysanne est définie comme "naturelle" : l'exploitation, fondée sur des liens de sang, produit pour satisfaire les besoins de la famille ; il n'y a pas de mobilité des facteurs de production et on cherche à y maximiser l'occupation des membres de la famille. Une "organisation rationnelle" de la production exige, dans ce contexte, une correspondance entre l'utilisation des facteurs et l'utilité de la production obtenue. Même sous ces hypothèses, affirme Bruckus, on a "une bonne élasticité de la demande et une bonne accumulation du capital", à la différence de ce que Tchelintsev avait soutenu (22). Il propose à ce sujet une remarque fort intéressante pour l'histoire des doctrines économiques : c'est dans une telle économie naturelle, note-t-il, que les "biens économiques" ont une propriété particulière : leur valeur d'usage décroît lorsque leur disponibilité augmente. C'est dire qu'une théorie économique basée sur l'utilité marginale décrit en réalité une économie naturelle.

Comment et pourquoi cette économie change-t-elle ? L'auteur part ici d'une analyse historique de l'agriculture russe depuis l'institutionnalisation du servage (18<sup>e</sup> siècle). A cette époque, un certain développement des villes et des marchés favorise la diffusion de l'*obrok* (redevances en nature ou en argent) à côté de la *barstchina* (corvées). Cependant, à cause de la relative faiblesse de ce développement, l'*obrok* n'arrive pas à se substituer aux corvées qui tendent même à se renforcer. "Sans des chemins de fer, explique notre auteur, la variabilité extrême des prix du blé explique que seules les grandes exploitations employant de la main-d'œuvre servile non rémunérée peuvent se permettre de commercialiser leurs produits". La faiblesse économique et politique de la ville russe (qui "ne rend pas libre" comme en Occident) fait que le servage a été aboli seulement grâce à la pression internationale (guerre de Crimée) et à l'intervention directe de l'Etat. Pour que la réforme s'amorce, il faut néanmoins une convergence d'intérêts entre l'Etat et une partie de la noblesse — comprenant les familles des provinces méridionales, davantage orientées vers le marché et les purs rentiers, résidant désormais en ville et de moins en moins intéressés à la gestion de leurs propriétés. Ainsi, conclut Bruckus, la réforme a été achevée aux dépens de la majorité de la noblesse locale qui manifesterà au cours de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle son opposition à la "bureaucratie" d'Etat en se rapprochant des couches "bourgeoises" (23).

Les réformes n'ont pourtant pas réussi à instaurer une véritable économie marchande, puisque les propriétaires fonciers ont été paralysés, selon l'auteur, par le manque de capitaux (aggravé par la fragilité des circuits de

(21) B.D. Bruckus, *Ekonomija sel'skogo hozjajstva*, Berlin, 1923, p. 12.

(22) *ibidem*, pp. 14, 18, 75-6, 237, 249.

(23) B.D. Bruckus, 1922, *op. cit.*, pp. 26-39.

crédit russes) et par leur "faiblesse morale" les poussant à reproduire les rapports anciens sous une forme nouvelle (*otrabotki*) (24). "Les formes demi-esclavagistes survivent là où les rapports marchands sont moins développés et où la propriété foncière n'est pas suffisamment protégée pour obtenir des prix de vente élevés". En Russie, l'économie marchande s'est donc surtout développée en-dehors du domaine seigneurial, entre les mailles d'une économie familiale de moins en moins "naturelle". Bruckus observe qu'après l'abolition du servage, le paysan a en fait été obligé de racheter à l'État les terres qui lui avaient été assignées et de payer personnellement les impôts. Ces deux obligations s'expriment de plus en plus sous forme monétaire au fur et à mesure que le principal créancier des paysans, l'État, contracte des dettes sur le marché international pour financer l'industrialisation. De ce fait, le paysan a été forcé d'accroître la commercialisation de sa production et/ou de se présenter sur le marché du travail. La construction des chemins de fer et le développement de l'industrie, tous deux financés par des capitaux étrangers, ont donc été primordiaux : "L'industrie est importante pour le développement de l'exploitation paysanne parce qu'elle l'introduit dans les circuits financiers et commerciaux et amène souvent le paysan au contact de la ville à changer son comportement" (25).

### *La commercialisation des produits*

Bruckus a ensuite essayé de formaliser ces observations. Dans un premier temps, il a introduit, dans le modèle d'économie naturelle décrit, les prix des facteurs de production et des produits, une commercialisation partielle de la production agricole et une certaine mobilité des facteurs de production.

Même dans ce cas d'"économie paysanne marchande simple", observe l'auteur, la thèse de Tchaïanov selon laquelle les travailleurs peuvent toujours accorder leurs efforts à la demande familiale est fautive : rien en fait ne garantit qu'une telle correspondance puisse se réaliser. Bref, pour Bruckus, Tchaïanov ne tient pas suffisamment compte des conditions de production (26).

Dans le modèle proposé par Bruckus, les rapports entre les facteurs de production dépendent, en premier lieu, de la composition, par sexe et par âge, de la famille, qui cherche à disposer d'une quantité de terre et de cheptel telle qu'elle garantisse le plein emploi des travailleurs. En second lieu, l'organisation de la production est également conditionnée par le niveau et par le rapport entre les prix, fixés indépendamment de la volonté du paysan (27).

La rentabilité de l'exploitation paysanne, note alors Bruckus, est mesurée par le revenu familial, qui peut être divisé en deux parties : rémunération du

(24) Les *otrabotki* étaient une forme de contrat par lequel le seigneur prêtait au paysan des moyens de production (outils, bétail, semences) qui étaient remboursés en nature et surtout en travail.

(25) B.D. Bruckus, 1923, *op. cit.*, pp. 235-7, 250.

(26) *ibidem*, note p. 255.

(27) *ibidem*, pp. 94-5.

travail et rémunération du capital. Or, il arrive souvent qu'on estime le travail familial au prix du marché, de façon à le déduire ensuite du revenu, dont rémunération du capital. Mais il s'agit là d'un artifice emprunté à la comptabilité de la ferme capitaliste, qui a pour but l'optimisation du profit sur le capital. Si, par contre, on tient compte de la logique d'une économie paysanne, il faut alors tout d'abord déduire du revenu la rémunération du capital, estimé au prix du marché, et le résidu représentera le "salaire" familial. Mais même en utilisant cette méthode, on se trouve face à un taux de rémunération du travail agricole inférieur à celui du travail urbain. Comment cela est-il possible ? Et pourquoi le paysan ne se rend-il pas en ville ?

En premier lieu, souligne Bruckus, l'exploitation paysanne est une organisation à la fois de production et de consommation : le chef de famille prend ses décisions sur la base du revenu annuel réel. Il est en fait intéressé tout d'abord à reproduire en quelque sorte son cycle de production. De ce fait, un salaire urbain journalier plus élevé que le salaire familial n'est pas suffisant pour motiver la recherche d'un emploi en ville mais il est nécessaire que le salaire annuel gagné en ville dépasse le revenu que l'on obtiendrait à la ferme pendant la même période. En second lieu, puisque le paysan est intéressé à la satisfaction des besoins de sa famille, il prend en compte les salaires réels (28).

Cet "attachement" du paysan à la terre a des conséquences importantes sur les prix relatifs et donc sur la distribution du revenu : en fait, le "fruit du travail familial ne récompense pas les efforts du travailleur" et le prix des terres (notamment celui des lopins) dépasse leur productivité. Bruckus, qui est là en polémique explicite avec les populistes, affirme que ce phénomène ne s'explique pas "par l'apparition du marché et de l'industrie", mais, au contraire, par leur développement insuffisant, aggravé par l'attitude de l'Etat tsariste visant à protéger la commune paysanne (29). Mais alors de quelle façon le développement industriel et commercial arrive-t-il à déclencher une transformation de l'agriculture paysanne ?

Selon Bruckus, le paysan se tourne initialement vers le marché par contrainte : il cherche à obtenir le revenu nécessaire pour payer ses impôts, rembourser ses dettes et satisfaire "les exigences de la famille". C'est ici qu'est introduite la distinction entre marché local et national (et ceci d'une façon plus rigoureuse que Tchelitsev ne l'avait fait). Supposons que la ferme paysanne vende une partie de sa production à d'autres exploitations agricoles sans acheter ses outils et ses biens en ville. Dans ce cas, étant donné le bas niveau de vie dans les campagnes, la demande (locale) de produits agricoles est rigide (la loi d'Engel n'est pas applicable) et liée aux capacités d'autosuffisance des exploitations. C'est dire que, la technique et la disponibilité en terre étant données, la demande locale en biens agricoles est fonction de la densité de la population. L'exploitation familiale essaie de s'approvisionner en pro-

---

(28) *ibidem*, pp. 258-61, 266.

(29) *ibidem*, pp. 87-101, 261.

(30) *ibidem*, pp. 46-7, 90-1, 97-101.

duits "bon marché" et tout effort pour accroître la production passe par une intensification du travail (moins cher que le capital) (30).

Avec le développement de l'industrie et d'un marché national, le paysan, tout en essayant de subordonner la commercialisation de la production aux "exigences de la famille", se trouvera confronté à une réalité qui évolue indépendamment de sa volonté : le but d'obtenir un revenu réel donné laissera alors la place à une stratégie orientée vers la maximisation du revenu.

Cependant les conditions de commercialisation ne sont pas, à elles seules, suffisantes pour provoquer ces transformations : "Les rapports de marché ne peuvent apporter des modifications dans le système économique que dans les limites d'un niveau déterminé d'intensification" (la technique étant donnée, un emploi accru de main-d'œuvre réduit la productivité du travail). Mais le progrès technique qui est endogène (il dépend des liens existant entre l'agriculture et l'industrie) a un effet contraire et permet de sortir de cette impasse. Pour Bruckus le développement industriel fait désormais pencher la balance du côté du progrès technique plutôt que de celui des rendements décroissants (31).

### *L'offre de travail*

Outre la commercialisation des produits, une alternative permettant de faire face à ses exigences monétaires consiste pour le paysan à s'offrir sur le marché du travail. Les salaires agricoles "sont fixés par la situation générale du travail dans le pays" et si, dans des situations particulièrement défavorables, ils peuvent descendre jusqu'au niveau de la subsistance physique, en général, ils dépendent de la productivité du travail et "des rapports monétaires nationaux entre le travail et les autres facteurs de production".

Le développement industriel élève, d'un côté, les salaires et, de l'autre, les besoins d'argent des paysans. Il y a alors un transfert de forces de travail des campagnes vers les villes qui favorise la restructuration de la production familiale, réduit l'excès de population agricole et, par là, les décalages précédemment décrits entre le prix des facteurs de production et leur productivité (32).

A la différence des modèles "dualistes" occidentaux modernes, Bruckus garde cependant une "marge de manœuvre" pour le paysan qui conserve la possibilité de "choisir" entre commercialisation et autoconsommation, travail familial et salarié. Et, pour lui, cette "résistance" du paysan est finalement favorable à l'économie nationale qui se trouverait autrement face à une offre de travail excédant la demande. Ainsi une économie rurale à l'échelle familiale est par elle-même capable de se transformer et d'assurer de la sorte le ravitaillement des villes, tout en évitant les distorsions d'un développement capitaliste.

(31) *ibidem*, pp. 47-50, 235, 247-8. B.D. Bruckus, *K kritike učenij o sistemah hozjajstva*, Saint-Pétersbourg, 1909, p. 28.

(32) B.D. Bruckus, 1923, *op. cit.*, pp. 300-7.

Par ailleurs, et à la différence des modèles marxistes, Bruckus estime que la commercialisation des produits et la prolétarianisation peuvent coexister dans la même unité familiale et ne correspondent pas nécessairement à une transformation capitaliste de l'économie. En fait, le départ en ville de quelques membres de la famille n'anticipe pas la prolétarianisation de toute la cellule familiale mais, au contraire, favorise la réorganisation de son activité de production. En revanche, si la formation d'un marché national modifie les stratégies paysannes — désormais orientées vers la maximisation du revenu — cela ne veut pas dire que l'on se trouve face à des entreprises capitalistes. A un objectif de commercialisation, s'ajoute celui de maximiser l'occupation de la force de travail familiale.

Bref, en s'appuyant sur les statistiques concernant l'agriculture russe entre 1905 et 1914, Bruckus met en évidence une transformation de l'exploitation paysanne qui devient capable de ravitailler les villes en gardant sa dimension familiale. Cependant le progrès technique paraît imposer un accroissement de la taille des fermes : comment une exploitation familiale peut-elle atteindre un niveau d'efficacité au moins égal à celui d'une entreprise capitaliste ? L'auteur distingue à ce sujet entre la taille économique et la forme d'organisation et de gestion de la ferme. L'adoption de techniques nouvelles n'exige pas de grandes propriétés mais plutôt des exploitations d'une taille économique supérieure à celle des fermes paysannes. La solution consiste alors en une agriculture reposant sur des unités familiales rassemblées en coopératives. Ces organisations permettraient d'atteindre un niveau d'efficacité comparable à celui des entreprises capitalistes en sauvegardant en outre le plein emploi des travailleurs (33). Pourtant, du point de vue formel, ce modèle postule, sans le démontrer, un (ré)équilibre intersectoriel que Bruckus voit seulement garanti par la force de la concurrence qui devrait assurer la correspondance entre l'offre d'emploi et la production agricole d'un côté, la demande de travail et de biens alimentaires de l'autre. Mais nous avons vu que son schéma ne respecte pas certaines hypothèses du modèle néo-classique de concurrence parfaite : les prix des facteurs de production ne coïncident pas nécessairement avec leur productivité, les prix des produits avec leur utilité marginale et finalement la maximisation du revenu n'est pas équivalente à celle du profit.

Makarov proposera une solution intéressante à ce puzzle.

## N. MAKAROV : DE LA THÉORIE DU DÉVELOPPEMENT À CELLE DES "SYSTÈMES COMBINÉS"

Makarov (1886-1980) fait ses études à l'Université de Moscou. Il participe pendant la guerre à l'organisation des coopératives agricoles puis, dans les années vingt, il travaille dans l'Académie de Tchaïanov et collabore aux travaux du Commissariat de l'Agriculture. Il est arrêté et jugé avec Tchaïanov

(33) *ibidem*, pp. 237-41, 264-281.

en 1930, mais, contrairement à celui-ci, il survivra. Il réapparaît après le XX<sup>e</sup> Congrès et publie même en 1963 un manuel d'économie agricole.

En 1908-1909, encore étudiant, il participe à une enquête budgétaire concernant la région de Kostroma (34). En 1911, il publie une brochure sur la culture des pommes de terre, la structure du crédit et le rôle des coopératives dans cette même région. Il observe que la production de pommes de terre étant en grande partie vendue en ville, les industriels donnent aux paysans des anticipations sur la récolte future (étalées sur 5, 6 ou 12 mois). Ces crédits sont parfois en argent mais le plus souvent en nature parce que "le paysan qui vend et qui veut de l'argent s'entend répondre : il n'y a pas d'argent, je te paie en nature" (35).

Ainsi les couches paysannes défavorisées, qui vendent leurs produits aussitôt après la récolte, n'arrivent souvent pas à rembourser leurs dettes, surtout dans les bonnes années où les prix agricoles baissent. L'auteur conclut que cette forme de crédit détermine une modification des prix relatifs aux dépens de l'agriculture. Ce phénomène affecte la consommation mais aussi les investissements agricoles et se répercute ainsi sur l'industrie. Il propose alors de favoriser le développement de coopératives de crédit agricole qui soutiennent le taux de croissance agricole et industriel (36).

Il aura plus tard l'occasion de réfléchir à nouveau sur l'importance du crédit en argent et de l'économie monétaire pour la croissance agricole : "le développement de l'économie monétaire permet à l'exploitation paysanne d'élargir son niveau de consommation" et "plus la partie monétaire du budget est consistante, plus les récoltes stables sont profitables à l'exploitation paysanne" : "la stabilité des récoltes est la principale condition pour le développement d'une économie paysanne monétarisée" (37). Cette conclusion suppose que le revenu de l'exploitation paysanne est proportionnel à la production agricole totale qui s'accorde à une demande urbaine grandissante. Cependant notre auteur n'explique pas ce qui règle la répartition du revenu paysan entre consommation et investissement et donc les oscillations de la production commercialisée. Une théorie des investissements de l'exploitation familiale ne sera proposée qu'en 1925, par Tchaïanov.

Après la Révolution de février (38), Makarov participe à la Ligue pour la réforme agraire où il propose d'accorder la redistribution des terres selon le

(34) N.P. Makarov, N.I. Vorob'ev, *Krest'janskije bjadžety po Kostromskoj gubernii*, Kostroma, 1924, p. 9.

Il réalise cette enquête sous la direction de I.N. Koksajskoj et en collaboration avec Rybnikov, Šub et Vorob'ev. Lorsque que ce dernier présentera en 1924 les résultats de l'enquête, il rappellera que le jeune Makarov a le premier posé une question essentielle : si l'on estime la production autoconsommée au prix du marché, qu'en est-il des frais de transports ?

(35) N.P. Makarov, *Novaja kooperacija v sel'skom hozjajstve i kartofele krabmal'noe proizvodstvo*, Kostroma, 1911, p. 21.

(36) *ibidem*, pp. 15-40.

(37) N.P. Makarov, *Krest'janskoe hozjajstvo i ego interesy*, Moscou, 1917, pp. 14, 24.

(38) N.P. Makarov, "Narodnoe hozjajstvo, kooperacija i kooperativnyj zakon", *Kooperativnaja žizn'*, 1916, 11-12.

Pendant la guerre, Makarov remarque que les efforts de coordination et de contrôle de la production agricole consentis par les coopératives et les organismes étatiques ont permis aux exploitations paysannes d'améliorer leur revenu.



nombre de bouches par familles là où la consommation et la productivité du travail sont inférieures à la moyenne nationale. Par contre, il suggère une distribution accordée en fonction du nombre des travailleurs familiaux dans les régions économiquement plus performantes. Il défendait ainsi les critères de redistribution adoptés par les communes paysannes dans les régions agricoles extensives comme dans les zones péri-urbaines et industrielles (39). En 1917, l'auteur écrit aussi une brochure sur *L'exploitation paysanne et ses intérêts* dans laquelle il soutient que le paysan peut s'intéresser au socialisme seulement dans la mesure où celui-ci lui donne la possibilité d'améliorer son niveau de vie (40).

Appelé en 1919 à l'Académie de Tchaïanov où il enseigne l'économie du développement, il est inséré cette même année dans le projet de travail sur le premier Plan et, en 1920, il publie l'un de ses principaux ouvrages : *L'exploitation paysanne et son évolution (Krest'janskoe hozjajstvo i ego evoljucija)* dont il avait déjà élaboré la partie théorique entre 1910 et 1915.

A la différence de Tchaïanov et des autres chercheurs de son école, Makarov affirme qu'on ne peut pas définir un seul type d'exploitation paysanne : un modèle économique doit s'appuyer sur une analyse statistique. Ainsi considère-t-il un modèle pour chaque contexte dans lequel s'insère l'exploitation familiale. Le but de l'exploitation consiste à satisfaire aux exigences de la famille : cet objectif peut seulement être atteint si la disponibilité de moyens de production et la conjoncture le permettent (41). Le paysan — contrairement à ce qu'avait affirmé Tchelitsev — est en tout cas obligé d'accumuler. Cette interaction entre l'évolution familiale et les forces extérieures se manifeste également dans l'organisation de la production : le producteur (*hozjajn*) s'efforce d'obtenir le revenu désiré en maximisant l'occupation de la force de travail familiale. De ce fait, l'accumulation du capital est liée à la dynamique démographique de la famille et les exploitations qui disposent de peu de terres par rapport au nombre de travailleurs s'orientent vers des productions intensives en travail. Cependant puisque, chez l'auteur, les rapports entre les facteurs de production dépendent également de leur "rareté" et des prix relatifs (qui ne coïncident pas comme dans le modèle néo-classique), il est possible que les rapports entre les prix ne permettent pas aux producteurs d'atteindre leur but. Pour que la famille puisse s'orienter vers des cultures intensives en travail, il faut alors qu'il y ait un marché favorable pour ces cultures que seul peut assurer un développement des villes, de l'industrie et des transports ferroviaires (42).

Parmi les prix qui influencent le calcul du *hozjajn*, deux — celui du travail familial et celui de la production autoconsommée — paraissent en quelque sorte déterminés en-dehors du marché. Comment peut-on les estimer ?

De même que Kozinski, Tchaïanov, Tchelitsev et Oganovski, Makarov affirme que le revenu familial (indivisible) est la catégorie centrale d'une

(39) N.P. Makarov, "O normah rassyrenija krest'janskogo zemlepol'zovanija", *Trudy Vtorogo Vserossijskogo S'ezda Ligi Agrarnyh Reform*, tome 2, Moscou, 1917.

(40) N.P. Makarov, *Krest. hoz.*, 1917, *op. cit.*, pp. 14-4.

(41) N.P. Makarov, *Krest'janskoe hozjajstvo i ego evoljucija*, Moscou, 1920, pp. 70-5.

(42) N.P. Makarov, *Krest. hoz.*, 1917, *op. cit.*, pp. 6, 18, 26.

économie paysanne. Mais, à la différence des auteurs cités, il n'exclut pas le travail salarié, tout-à-fait compatible avec un système familial. Il s'agit alors de repérer des critères de mesure qui tiennent compte de la coexistence du travail familial avec le travail salarié. Or, le capital jouant, d'après Makarov, un rôle purement technique, son coût ne doit être inclus dans le calcul du revenu que dans le cas où la ferme paie effectivement pour son utilisation. Sinon on estimera seulement le taux d'amortissement (cette conclusion pré-suppose un capital homogène).

La rente absolue dépend de la pression démographique, de la taille de la ferme et du système socio-économique. La rente différentielle — définie comme "la différence dans le revenu net de la terre" — tend à s'annuler dans un système paysan, comme Tchelintsev l'avait explicité, et à se transformer en un "revenu plus régulièrement distribué" (43). Au contraire, dans un système capitaliste, la "rente différentielle du producteur" (le profit) est liée à la structure technique de la production. C'est l'objet de son ouvrage de 1924 sur les fermes américaines. En particulier, en présence de rendements croissants (économie d'échelle), les prix de vente sont fixés par les entreprises aux coûts les plus bas, tandis qu'avec des rendements décroissants ils sont déterminés par la ferme "marginale", toutes les autres ayant ainsi des profits inversement proportionnels à leurs frais de production. Dans le cas de rendements constants, il y aura des fermes en perte quand d'autres font des profits (44). Cette analyse traduit l'influence, sur les économistes russes, de l'école allemande et autrichienne tandis qu'est négligé l'équilibre du marché de concurrence parfaite comme Marshall l'avait défini (45).

Le revenu de l'exploitation familiale peut être, d'après Makarov, envisagé :

- 1) comme somme des valeurs d'usage des biens produits par rapport à la demande familiale ;
- 2) comme expression du temps de travail employé et
- 3) comme somme de la valeur des inputs utilisés.

Du point de vue du *hozjajn*, observe Makarov, le revenu est considéré à la fois comme frais de production et comme valeur d'usage ; l'économiste devrait faire de même et envisager à la fois la production et la consommation de la famille. Une fois déduits du revenu les moyens nécessaires pour la subsistance de la famille, on peut distribuer le résidu parmi les facteurs de production de la façon suivante : "Plus rare est un facteur, plus élevée sa productivité et plus important est le rôle qu'il doit jouer" dans le calcul du revenu. Ce critère de répartition doit en même temps tenir compte de la valeur d'usage des biens produits. De ce fait, la dynamique du marché conditionne également la valeur du travail familial et celle de la production autoconsommée (46).

Selon une perspective macroéconomique, la production agricole peut être divisée en production autoconsommée, production vendue à l'intérieur du

(43) *ibidem*, p. 28 et Makarov, 1920, *op. cit.*, pp. 81, 83-4.

(44) N.P. Makarov, *Zernovoe hozjajstvo Severnoj Ameriki*, Moscou, 1924, pp. 334-5.

(45) On rappelle que, d'après Marshall, toutes les entreprises en équilibre ont un profit nul.

(46) N.P. Makarov, 1920, *op. cit.*, p. 89.

secteur agricole et production vendue en ville. L'importance des deux premières composantes est fonction de la disponibilité en terre, en travail et en capital ainsi que de la technologie. La production échangée en ville dépend de la production agricole totale et de sa dynamique, de l'offre industrielle, du développement des marchés nationaux et internationaux.

Les prix agricoles au temps  $t$  sont liés aux récoltes en  $t$ ,  $t-1$ ,  $t-2$  aussi bien qu'à la structure technique de l'offre. Le progrès technique étant endogène dans le modèle de Makarov, nous pouvons alors lier les prix agricoles à la taille et la dynamique des productions non agricoles. Plus précisément ils sont fonction de la technique, de l'élasticité de la demande urbaine, des revenus non agricoles, de la capacité du marché agricole (lui-même fonction du développement de l'industrie et du commerce), de la force économique et sociale des contractants et du niveau des prix internationaux.

Les prix industriels sont déterminés par la technique, l'élasticité de la demande urbaine, le revenu agricole, le développement relatif des différents secteurs de production et des rapports de force entre les groupes sociaux (47). Bref, selon Makarov, le revenu agricole dépend :

- des conditions "intérieures" à l'exploitation : disponibilité en terre, capital et travail ; technique et organisation de la production ;
- des conditions "extérieures" : prix relatifs, salaires, taux d'intérêt, nombre d'intermédiaires financiers et commerciaux, offre industrielle locale, nationale et internationale, politiques industrielles adoptées. Sur la base du modèle proposé, il est facile de montrer que la distribution intersectorielle n'est qu'une forme de distribution fonctionnelle (entre profits, salaires et rentes) qui se joue finalement à l'échelle internationale (48).

Pour ce qui concerne la théorie du développement, Makarov distingue entre les "facteurs" et les conditions de développement. Celles-ci sont : le sujet économique, les caractères ethnographiques, sociaux et culturels, la différenciation professionnelle, la densité de la population et l'état des marchés. Les "facteurs" de développement comprennent la hausse démographique, le progrès technique, le développement des marchés et les réformes institutionnelles — auxquels il faut ajouter deux instruments "puissants mais non indépendants" : le crédit et les coopératives (49).

La hausse démographique, explique Makarov, accroît la différenciation professionnelle et favorise par là le développement des marchés et la spécialisation de l'agriculture marquée, en particulier, par l'extension des cultures industrielles aux dépens des cultures céréalières (50). Cependant cette intensification de la production réduit la productivité de travail. A ce propos, l'auteur critique Boulgakov et tous ceux qui ont parlé d'une "loi des rendements décroissants" qui suppose que le producteur peut choisir entre des solutions techniques diverses mais appartenant au même ensemble prédéterminé. Par conséquent on ne tient pas compte du progrès technique proprement dit.

(47) N.P. Makarov, 1917, *op. cit.*, pp. 20, 24-6 ; 1920, *op. cit.*, pp. 96-100, 102.

(48) N.P. Makarov, 1917, *op. cit.*, p. 26 et 1920, *op. cit.*, pp. 99-100.

(49) *ibidem*, 1920, pp. 138, 144, 149.

(50) *ibidem*, pp. 99, 143.

Notre auteur partage avec Bruckus l'opinion selon laquelle la productivité des facteurs de production peut être exprimée seulement en quantités physiques puisque l'on ne peut comparer des productions issues de structures techniques différentes qui génèrent des distributions différentes du revenu.

Le progrès technique est le résultat du développement économique et de la diffusion de l'économie marchande en particulier. Les effets des innovations sur l'organisation de la production et sur la production elle-même ne peuvent pas être déterminés de manière univoque. Par exemple, l'introduction des machines agricoles et l'intensification de la production peuvent se traduire soit par une augmentation de la surface cultivée, soit par une plus grande utilisation de la main-d'œuvre familiale en hiver (51).

Le marché constitue le troisième "facteur" du développement. Makarov distingue entre marché local, national et international. En présence simplement d'une "autosuffisance complexe" (marché local), la dynamique démographique, la conjoncture du marché et l'évolution des rapports de production se manifestent simultanément, sans qu'aucun de ces facteurs n'assume un rôle dominant par rapport aux autres ; en ce cas, le système est tendanciellement statique et la croissance ne peut avoir lieu qu'*una tantum*.

C'est donc seulement à la suite de la formation d'un marché national qu'on peut parler de véritable développement. L'effort de Makarov consiste ici à lier cette perspective macroéconomique à sa théorie de l'exploitation familiale. En particulier, il montre que, si l'organisation familiale est conditionnée par l'évolution économique nationale, celle-ci est influencée par le cycle familial : s'appuyant sur l'exemple des fermes sibériennes, Makarov montre ainsi que dans les exploitations les plus anciennes et là où la famille est plus grande, la surface cultivée et celle qui est prise à bail sont plus étendues, les cultures sont plus intensives, tandis que l'offre de main-d'œuvre sur le marché industriel, la surface donnée à bail et le pourcentage de revenu sous forme monétaire se réduisent (52).

Durant les années 20, des économistes comme Bruckus et Prokopovitch sont expulsés en Allemagne, ce qui pousse Tchaïanov, Tchelintsev et Makarov à multiplier leurs séjours dans la République de Weimar. Là ils entrent en relation avec une nouvelle génération d'économistes, tel que A. Weber, E. Lederer et J. Schumpeter. Makarov se rend également à plusieurs reprises aux Etats-Unis et publie deux ouvrages sur les fermes américaines et un manuel d'économie agricole (53) où l'on peut constater l'influence grandissante qu'a sur l'auteur la pensée économique occidentale. Dans sa préface, Makarov y cite ses références : à côté des textes "classiques" pour les économistes russes, tels que *Allgemeine landwirtschaftliche Betriebslehre* de F. Aeroboe et *Einführung in die Wirtschaftslehre des Landbaus* de Lauer, figurent trois auteurs russes (Tchaïanov, Tchelintsev et Bruckus) ainsi que des auteurs américains (T. Carver, G.F. Warren et N.C. Taylor).

(51) *ibidem*, pp. 92-3, 135, 137.

(52) *ibidem*, pp. 143, 155, 239, 240, 296, 300.

(53) N.P. Makarov, *Zernovoe hozjajstvo Severnoj Ameriki*, op. cit., 1924 ; *Kak Amerikanskije fermery organizujut svoje hozjajstvo*, Moscou, 1921 ; *Organizacija sel'skogo hozjajstva*, Berlin, 1924.

A cette même époque, Makarov participe à l'élaboration du premier plan quinquennal agricole et, en 1925, publie sur ce sujet un essai intéressant. Après avoir affirmé que "la division sociale du travail ... ne constitue pas une grandeur absolue ; au contraire, ces rapports changent sans cesse", il plaide pour une planification en valeur "puisque c'est seulement en valeur que l'analyse économique met à jour les rapports sociaux entre les besoins sociaux et leur satisfaction à travers la production" (54).

## CONCLUSION

La pensée de la majeure partie des économistes agricoles russes de 1905 à 1930 est fortement influencée par la pensée économique occidentale. A la différence des disciplines comme la statistique ou l'agronomie, qui elles, dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, étaient prêtes à accueillir toute innovation venant de l'Ouest, ce n'est que dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle que la pensée économique, retardataire, connaît la pénétration rapide, parfois même simultanée, des modèles classiques (Smith, Ricardo), marxistes, néo-classiques (surtout dans leurs versions allemandes et autrichiennes) et des théories de l'"Ecole historique" allemande. Ce substrat "occidentaliste" se croise, plutôt qu'il ne s'oppose comme on l'a souvent affirmé, avec une attitude "populiste", héritée du "aller au peuple" de la génération précédente et qui pousse ces économistes agricoles à adopter une approche historique, "anthropologique" et comparative dans leurs études sur l'exploitation agricole familiale. Tchaïanov, Tchelintsev, Bruckus et Makarov insistent tous sur la spécificité du comportement du paysan russe, qui exige non seulement une modification des hypothèses des modèles occidentaux (la maximisation du profit par exemple) mais également une mise en doute des catégories économiques elle-mêmes (comme l'idée de maximisation).

Par ailleurs, la Russie se présente comme un monde extrêmement complexe où coexistent l'artisanat familial et la grande industrie d'Etat, l'usurier de campagne et les banques urbaines, la communauté paysanne, les fermes individuelles, les latifundia, et après 1917, les kolkhozes. De ce fait, certains économistes s'efforcent de formuler un modèle représentatif d'un "système combiné" (Bruckus, Makarov) ou bien d'approfondir une analyse régionale et comparative (Tchelintsev).

Tchelintsev, Bruckus et Makarov, partent du modèle microéconomique élaboré par Tchaïanov pour tenter, non sans difficultés, de l'encadrer dans une perspective macroéconomique. Ainsi Tchelintsev ne parvient jamais à endogénéiser les variables démographiques et à coordonner son modèle micro avec le schéma macroéconomique. En outre, aucun de ces trois auteurs n'envisage d'analyser le problème des disettes (55).

(54) N.P. Makarov, "K voprosu o vzaimootnošenii sel'skogo hozjajstva i industrii", *Ekonomičeskoe obožrenie*, 1925, 10.

(55) A ce propos on devrait tenir compte du fait qu'après les famines de 1891 et 1920-21, les spécialistes agricoles, qui avaient élaboré d'avance un plan de restructuration des fermes et d'assistance en cas de mauvaises récoltes, accusèrent les autorités de ne pas en avoir tenu compte, transformant ainsi un phénomène "naturel" en une catastrophe.

Sur le problème plus général de la commercialisation de la production agricole, ces auteurs offrent par rapport à Tchaïanov une théorie qui porte sur l'ensemble du circuit économique. Toutefois, il n'arrivent pas à formaliser, comme Tchaïanov le fait, un modèle microéconomique qui explique la répartition du revenu entre consommation et investissement. A ce propos, il faut néanmoins tenir compte du fait qu'avant 1917, la question de la commercialisation paraît secondaire dans la mesure où les fermes seigneuriales et celles des paysans aisés arrivent à ravitailler les villes et à permettre en même temps des exportations grandissantes. Après la Révolution d'octobre, en revanche, la disparition des seigneurs et d'une bonne partie des koulaks déplace ce problème sur l'exploitation paysanne. Alors, et malgré l'avis contraire de la majorité des dirigeants bolchéviques, les spécialistes de l'agriculture soulignent que résoudre le problème de la commercialisation suppose au préalable une restructuration de l'organisation des fermes familiales. Constituées de dizaines de lopins souvent éparpillés sur plusieurs kilomètres, celles-ci ne peuvent produire que le minimum pour la subsistance de leurs membres.

Les principaux résultats obtenus par Tchelintsev, Makarov et Bruckus peuvent être ainsi synthétisés :

1) Tous trois lient la transformation de l'exploitation paysanne au développement industriel et à l'existence d'un marché national.

2) En fait, le seul marché local ne permet qu'une croissance limitée de la production, fixée par la technique (donnée). Une fois le marché national formé, les réseaux régionaux continuent à jouer un rôle important pour ouvrir des débouchés aux produits industriels (Makarov), ou pour déterminer un équilibre général intersectoriel (Bruckus, Tchelintsev). Makarov en particulier n'exclut pas que le marché rural puisse entrer en concurrence avec le marché urbain.

3) Selon Tchelintsev, le marché international ne constitue pas une variable importante pour étudier le développement de l'agriculture paysanne. Makarov au contraire estime que les échanges internationaux affectent l'organisation de l'agriculture et la distribution intersectorielle et fonctionnelle. Bruckus aussi juge que les rapports internationaux jouent un rôle central dans le processus de monétarisation, industrialisation et commercialisation d'un pays "arriéré" : les dettes que les seigneurs et l'État ont contractées à l'étranger les poussent à exiger des paysans des contributions croissantes en argent. Ainsi les fermes familiales réorganisent leur production et produisent davantage pour le marché. Cependant ce mécanisme est efficace uniquement dans la mesure où l'argent emprunté à l'étranger concourt à financer des projets industriels.

4) Les points 2 et 3 impliquent évidemment une structure hiérarchique des marchés et des circuits financiers.

5) Comment ce développement industriel agit-il sur l'exploitation paysanne ? D'un point de vue méthodologique, Makarov se refuse à parler d'une exploitation paysanne "modèle" et il estime en outre que ce qui se présente au niveau microéconomique comme une relation d'interdépendance ne peut être expliqué selon des liens de cause à effet qu'en regardant l'ensemble de l'économie.

6) Tchelitsev met à jour les différents impacts de l'industrialisation sur des tissus régionaux divers. Il affirme en particulier qu'il ne faut pas prendre en compte les cultures céréalières pour expliquer le changement de l'agriculture traditionnelle. Il ajoute que l'intensification est un processus cumulatif plutôt que diffus : les formes d'élevages spécialisées sont introduites là où la culture aussi est intensive.

7) Dans le cas de Bruckus et de Makarov, cette interaction entre micro et macro, agriculture et industrie, monnaie et troc, s'exprime sous la forme d'un équilibre de l'exploitation familiale déterminé à la fois par la dynamique démographique familiale et par les rapports entre les prix (fixés indépendamment du producteur agricole).

8) Bruckus envisage l'évolution agricole comme une modification progressive de la rationalité économique des fermes paysannes initialement orientées vers la "satisfaction des besoins familiaux", puis contraintes (cf. 3) de se tourner davantage vers le marché et finalement obligées de maximiser leur revenu.

9) La ferme familiale marchande n'est pas une entreprise capitaliste car elle continue en fait à considérer comme prioritaire la maximisation de l'occupation de sa propre force de travail. Par ailleurs, Bruckus explique la survivance des liens communautaires par un développement insuffisant du marché et de l'industrie et surtout par des phénomènes de nature institutionnelle, tels que le soutien étatique à la commune paysanne.

10) Si l'industrialisation et la commercialisation exigent un accroissement de la taille de l'exploitation agricole, cela ne signifie pas que la ferme familiale doit disparaître et laisser place à de larges exploitations capitalistes (ou collectives). En effet les petites exploitations arrivent mieux à s'adapter à la conjoncture (surtout si elle est défavorable) et peuvent répondre aux exigences grandissantes des villes en se rassemblant en coopératives. Une exploitation de grande taille ne coïncide pas nécessairement avec une grande propriété foncière, qui elle, constitue un phénomène non pas économique mais politique.

11) Les prix ne sont que partiellement expliqués par le jeu de l'offre et de la demande : chez Bruckus, qui privilégie une approche institutionnaliste, les prix ne coïncident ni avec l'utilité marginale ni avec les frais de production, à cause des "distorsions des marchés". Makarov parle par contre de l'influence des conflits sociaux sur le niveau des prix.

12) Bruckus analyse la monnaie et le crédit dans un contexte international (cf. 3) et les envisage comme deux des principales sources des transformations agricoles. Makarov lie au contraire la monétarisation à une stabilisation de la production.

13) Les changements institutionnels sont un facteur de développement central dans les modèles de Makarov et de Bruckus. Ce dernier montre en particulier que plus puissants sont les seigneurs par rapport à l'Etat, plus longtemps survit le servage, plus dramatique et radicale est sa disparition et plus important est le rôle de l'Etat dans le processus d'industrialisation.